



JOURNAL DE GUIGNOL.

ILLUSTRÉ

Administration et Rédaction :

GRENOBLE,

CHEZ M. CLERC, R. LAFAYETTE, 5.

Politique et Hebdomadaire.

ABONNEMENTS : SIX MOIS, 5 fr.

Pour Lyon et le Rhône :

BOITE,

RUE DE CONDÉ, 39.

VÉRIFICATION DES POUVOIRS

Nom d'un rat, les gones, y m'est débaroulé sus la carcasse, c'te semaine, un saccagement d'ouvrage que j'en sis encore tout esquiné. Velà ce que c'est que de passer fabricant en chef, faut piautrer dans les tarabustements. C'est que, arrimay, c'est pas de truffes et on ferait manquement clincaille si on reluquait pas tous les outils avant de faire aller le trancanage. Tant selement, si c'était de la canuserie, ça serait ben vite reniflé; je m'y connais; je vois ben tout de suite si le peigne a toutes ses dents, si le battant est assez gai et si les ponteaux sort pas de guingoï; mais pour les affaires de ménage, ça m'embarlificote. Gn'a fallu nous y mettre tous, moi, Gnafron et la Madelon pour décapiller le bon d'avé le mauvais, à travers ce baluchon de sampilleries qu'on nous a donné pour monter note boutique.



Gn'a de tout, mêmelement jusqu'à un potet de beurre, nom de nom! Mais, attention, z'enfants, faut pas se laisser embobiner; j'aime bien les pots de beurre et de confiture, mais, comme dit l'autre, t'y fio pas, Phelibert; nage toujours!

Adonque j'ai levé le couverque, et je n'ai bien reniflé pour savoir si c'était du bon; mais, cristi! velà-t'y pas que j'étais t'embrumé du nez et la Madelon aussi, et Gnafron, lui, y sent rien que le fromage fort. Ça m'enmielle, ça, de pas savoir si le beurre qu'on nous a donné est frais ou rance. C'est que, voyez-vous, les gones, du depuis dize-vuit-cent-trente qu'on nous a fait prendre à tire-cheveux avé la garde royale pour mettre Phelippe en place du vieux Charles disse, depis quarante-vuite qu'on fi-

chait à la cave ceux que criaient: *Vive la République!* du temps de la République; depis cinquante-deusse que l'Empire nous a si tellement fiché la paix, comme y disait, qu'y n'a commencé par la *Veste-à-Paul* pour fenir sur *Ses-Dents*; eh! ben, depis ce temps-là, je ne sais pas si ça m'a tourné le sanque au vinaigre, mais je me méfie toujours de ceusses que me promettent plus de beurre que de pain. Enfin, suffit: nous connaissons notre beurre à la soupe!



Ah! à propos de Phelippe, m'a-t-on pas collé son riflard, et pis qu'y n'esse pas propre? Tout rapiécé, dessempillé, une fameuse machine pour se mouiller quand y pleut! C'est pas gueu possible de se fichier du pauve monde comme ça: me fourrer dans une cambuse toute neuve un parapluie qu'a servi au roi-cetoyen, à sa femme et à ses mioches et qu'y n'ont lâché que quand y s'est éclappé par toutes les coutures! Gn'a pas de bon sanque, vrai! Ah! si la République tient, j'en achèterai ben un autre de parepluie, allez. En attendant faut pas faire semblant de rien, pace que si je boude sus le parapluie, on me sifflera p't-être aussi les bonnes affaires. Je l'ai mis tout de même de coin. On sait pas ce qui peut arriver.

C'est comme aussi c'te *pelle au peuple*, comme y disent, je savais pas à quoi ça peut servir dans une boutique de commerce; mais Gnafron que se connaît en saloperies, m'a dit que c'était, souffre votre respèque, pour ramasser le crottin et le fichier dans les carosses de Ve-

nissieux, et tout de suite pour me faire voir, y l'a magnée comme une plume et y te vous a flanqué la pelle au... à... la figure d'un m'sieur que n'en voulait à toute force. S'y n'esse



pas content, le mami, y n'a qu'à y revenir: y n'en reste encore pour regaler son prussien. Aussi, les gones, j'ai compris tout de suite que les pelles et mêmelement la pelle au peuple, ça peut n'être bon à quéque chose dans le commerce: ça sert à nettoyer les boutiques.

Vous voyez, les frangins, si gn'avait à rebrasser dans le baluchon: un vrai bazard, quoi! Et avé ça de z'artiques sus la fabrique des Pays-Bas que sentent pas la rose, allez. C'est le



vieux coquemard ousque le juste-milieu fesait sa cuisine dans le temps. Gn'en a encore que n'en veulent et que relichent la sauce à l'ognon des centres. Eh! ben, y sont pas dégouttés, te pas, z'enfants? Et y z'ont beau être des particuyers cossus, ceusses que s'en gonflent la basane; c'est pas moi que m'en regalerai de ce fricot. Pis vous, les frangins, disez voire? S'y vous en faut, allez au buffet, j'y ai vite rencogné dedans pour pas amener le choléra mordu et la fièvre typhoïque.



Tez ! velà une autre affaire que j'ai péchée dans le questin, oh ! mais un vrai modèle, quasiment le clocher de Forvière en coton. La Madelon qu'esse un peu dans la devotion, trouvait que ça me va tout plein, et que faudrait coiffer comme ça toute la territoriale, vu que les Purschiens sont si malins que pace qu'y n'ont de chapeaux pointus, nos sordats serient encore plus malins pisqu'y z'aurient de casques encore plus pointus. Mais moi je me sis vitré dans une mirrette et j'ai trouvé que ça me donnait l'air pas mal pierrot et pis qu'avé le bonnet tout blanc, on dirait ben que je sis Henriquinquiste. Alorsse pour contenter tout ce monde, je le garderai rien que pour dormir, ça fera plaisir à la Madelon, et on pourra pas dire que je porte la cocarde blanche pisqu'on dit que la nuit tous les cha... peaux sont gris.

Oh ! mais y m'a ben fallu renifler encore autre chose ! Maginez-vous que j'ai appinché dans le bibelot une magnère de pièce de canon à ressort, comme j'en avais jamais vu, couverte de velour bleu, toute brochée d'étoiles en or avé les bouts aussi en or. Je l'ai retournée de tous les côtés, sentue par tous les bouts, j'y compre-

LA CHÈVRE ET LE CHOU.

ACTUALITÉ EN UN ACTE.

Personnages : M. DON JUAN-CABINET.
M^{lles} LIBERTAS,
LAONSERVE, } jeunes filles.

SCÈNE UNIQUE.

M^{lle} Libertas (à Don Juan). — Est-ce vrai, Monsieur, ce que l'on vient de me dire ? Que les gens que vous venez d'honorer de votre confiance ne tendent qu'à vous détacher de moi pour vous jeter dans les bras de ma rivale.

Don Juan. — Au contraire, vous savez bien qu'eux et moi sont tout à vous.

M^{lle} Laconserve (à Don Juan). — On vient de m'assurer que votre entourage m'était complètement hostile.

Don Juan (bas à M^{lle} Laconserve). — Vous le connaissez assez pour juger qu'il n'en est rien.

Libertas (à Don Juan). — Que dites-vous donc à Laconserve ?

Don Juan (bas à Libertas). — Elle me témoignait l'envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé avec vous.

Laconserve (à Don Juan). — Qu'est-ce donc que vous veut Libertas ?

Don Juan (bas à Laconserve). — Elle est jalouse de me voir vous parler et voudrais bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

Libertas. — Quoi ! Laconserve...

Don Juan (bas à Libertas). — Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mis cela dans la tête.

Laconserve. — Comment donc ! Libertas...



nais rien ; reusement que M'sieu Pyssavy que s'y connaît, m'a dit que c'était le grand tranca-noir de l'intérieur, une machine pour faire aller le monde, qu'on pourrait manquement s'en faire gonfler les boyes sous les jiclements de c'te manigance. Ça m'a fait quéque chose, pace que j'aime pas qu'on farfouille dans mes intérieurs, mais c'était n'à garder pour le cas que nous serions malades de constitution. Je vous y avertis bien, les gones, de faire attention à c't outil, que gn'oye pas à s'en servir pace que c'te maladie de constitution n'esse bigrement mauvaise : elle vous bouche les respirations libérables, met en prison les souffles d'indépendance, arrête les vacuations naturelles des droits de l'homme, si tellement qu'elle pourrait vous faire éclapper les boyes et que faudrait nous le faire aller contre, ce ressort à jiclements. Adonque, les t'amis, pas de bêtises, pace que c't' artillerie de la réas-sion nous vise comme ça par darnier et nous forcerait à tourner le... dos au gouvernement de la République. Tenez tâti, les gones, faites bien peter vos agottiaux et suivez droit comme comme un i vote chef d'ateyer

GUIGNOL.

DE LA CHINE AU GOURGUILLON.

Un de nos plus jeunes députés, marié depuis quelques mois seulement, a manifesté son intention formelle de protester, à la première occasion, contre les deux Chambres

Don Juan (bas à Laconserve). — C'est en vain que vous parlerez, vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

Libertas. — Est-ce que...

Don Juan (bas à Libertas). — Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

Laconserve. — Je voudrais....

Don Juan (bas à Laconserve). — Elle est obstinée comme tous les diables.

Libertas. — Vraiment....

Don Juan (bas à Libertas). — Ne lui dites rien, c'est une folle.

Laconserve. — Je pense....

Don Juan (bas à Laconserve). — Laissez-la, c'est une extravagante. Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

Libertas. — Je....

Don Juan (bas à Libertas). — Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné ma parole de la prendre pour femme.

Libertas. — Holà, Laconserve, ce n'est pas bien de vouloir m'enlever des cœurs qui me sont acquis.

Laconserve. — Ce n'est pas honnête, Libertas, d'être jalouse que l'on vienne à moi.

Libertas. — C'est moi que Monsieur a rencontrée la première ici.

Laconserve. — S'il vous a rencontré la première, je l'ai vu aussitôt après, et il se garderait bien d'être à vous.

Don Juan (bas à Libertas). — N'ai-je pas deviné ?

Libertas. — Je vous baise les mains : c'est moi, et non pas vous qu'il a promis d'épouser.

Don Juan (bas à Laconserve). — Eh ! bien ! que vous ai-je dit ?

Laconserve. — Le voilà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

Libertas. — Le voilà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

Laconserve. — Est-ce vrai, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser ?

imposées par la Constitution du 24 février. « Jamais, a-t-il déclaré, je ne me soumettrai au régime des deux Chambres ; la seule concession que je puisse faire, c'est d'accepter une chambre à deux lits.

×

Une exposition générale de chaussures va s'ouvrir à Berne au mois de juin.

On annonce que parmi les pièces curieuses qui feront le grand attrait de cette exposition, le public sera admis à voir les petits souliers de M. de Broglie, les talons rouges de M. Baragnon (Numa), les gros sabots grâce auxquels on a si bien vu venir M. Buffet, et la dernière botte sous laquelle est tombée l'ordre moral.

×

Le sénat des Etats-Unis a refusé d'admettre dans son sein un sénateur nègre, élu par la Louisiane.

Il est de toute probabilité que, si ce descendant de Cham n'a pu entrer dans le Parlement américain, c'est qu'il n'a pu parvenir à se blanchir aux yeux de ses collègues.



PANTINS ET FICELLES

M. Prudhomme est l'homme du monde le plus facile à s'épater de ses propres actes.

La France est la première des nations par sa merveilleuse industrie ; M. Prudhomme est le premier industriel de France. Donc, M. Prudhomme est le premier homme du monde.

Cela est incontestable, car la logique moderne est une découverte faite par M. Prudhomme lui-même, qui ne manquera pas de répéter à l'occasion que cette découverte a été le plus beau jour de sa vie.

M. Prudhomme est le grand maître de la nature, et c'est lui qui se charge de dire aux fleuves et aux mers, quand il leur voit manifester des vellétés d'indépendance : « C'est assez comme cela. Vous n'irez pas plus loin. »

Don Juan (bas à Laconserve). — Vous vous raillez de moi.

Libertas. — Est-il vrai, monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?

Don Juan. — (bas à Libertas). — Pouvez-vous avoir cette pensée ?

Laconserve. — Vous voyez qu'elle le soutient.

Don Juan. — (bas à Laconserve). — Laissez-la faire.

Libertas. — Vous êtes témoin comme elle l'assure.

Don Juan. — (bas à Libertas). — Laissez-la dire.

Laconserve. — Non, non, il faut savoir la vérité.

Libertas. — Il importe de juger cela.

Laconserve (à don Juan). — Expliquez-vous, monsieur.

Libertas (à don Juan). — Parlez.

Don Juan. — Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre ; et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse. Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire, et non pas dire ; et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord ; et l'on verra bientôt laquelle des deux j'épouserai. (Bas à Libertas.) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (Bas à Laconserve.) Laissez-la se flatter dans son imagination. (Bas à Libertas.) Je vous adore. (Bas à Laconserve.) Je suis tout à vous. (Bas à Libertas.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (Bas à Laconserve.) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (Haut.) Vous êtes maintenant fixées sur mes sentiments et celle que je préfère ne doutera plus désormais de moi. (Il se retire.)

PIQUE-EMPEIGNE.

*
**

L'autre jour, M. Prudhomme passe devant une affiche annonçant la prochaine adjudication des travaux du barrage de la Mulatière; il poursuit en rêvant son chemin et arrive sur les bords de la Saône qui montait toujours :

« Toi, ma gaillarde, lui dit-il, fais-bien ta tête maintenant; encore quelques barrages, quelques digues, quelques années de draguage, et tu te soumettras assez. »

Et content de lui, M. Prudhomme continua son chemin en murmurant : « Il faut que la nature marche. »

Car son rêve, à M. Prudhomme, c'est de refaire la nature qui a été bâtie en dépit du bon sens.

L'honneur du progrès moderne dépend de son succès. M. Prudhomme s'est armé d'un ouvrier terrible, l'ingénieur.

Depuis cinquante ans, l'ingénieur a fait les travaux les plus extravagants.

Vous vous rappelez, vous qui viviez alors, ce malheureux temps : La nature ne fonctionnait plus sérieusement; les fleuves coulaient des eaux bêtes qui se rendaient à la mer sans avoir la moindre conscience de leur utilité. Tantôt il n'y avait pas assez d'eau pour naviguer, tantôt il y en avait trop, et nous étions débordés.

Maintenant, c'est autre chose; l'eau manque toujours de temps en temps, et de temps en temps aussi elle nous envahit; mais au moins cela se passe méthodiquement, et si nous sommes noyés, nous le sommes suivant les règles prévues par Messieurs les ingénieurs.

On nous a fourré nos fleuves et nos rivières dans des caisses, auxquelles il ne manque plus qu'un couvercle; on a enlevé, là, au pont Nemours, un barrage naturel qui gênait, et si cette première dépense en a exigé par la suite une autre dix fois plus considérable, pour remplacer par cinq ou six autres barrages celui qu'on a détruit, du moins peut-on considérer la rivière comme domptée, et elle ne peut plus circuler désormais sans l'autorisation écrite du gardien de chaque barrage.

Les ingénieurs la dessécheraient plutôt que de lui permettre la moindre fantaisie.

« Il faut que la nature marche ! »

*
**

Nous n'avons pas fini avec les ingénieurs.

Après avoir abimé nos grands fleuves du petit travail de leur petite tête, ils ont rêvé de remanier la planète.

Avouons que la terre est une vieille carcasse qui ne sait plus ce qu'elle fait et qu'il est temps d'y mettre ordre.

On voulut d'abord nous fabriquer une mer : la mer du centre de l'Afrique. Seulement, comme cet immense rafraichisseur abaisserait la température de l'Europe au niveau du soleil des ours blancs, on nous aurait doté, en compensation, de je ne sais quel courant d'eau chaude sous-marin. Mais comme ce courant aurait manqué ailleurs, on l'aurait remplacé par un système d'étuves, etc.

On a abandonné ce commencement de réparations et c'est dommage. Il y a tant de réformes à faire sur notre planète.

On pourrait commencer par rapprocher l'Angleterre de ses possessions indiennes. Ensuite, on mettrait des couvercles sur ces bachats que l'on appelle mers, de façon qu'elles ne gênent plus le passage des piétons. Il faudrait après placer des portes aux points principaux de formation des vents pour éviter les courants d'air qui condamnent les Lyonnais à se mettre des matelas dans les oreilles. Cela fait, on prendrait un peu de fleuves où il y en a trop pour en mettre où il n'y en a pas assez, et l'on déplacerait par-ci par-là un volcan ou une montagne.

Et il ne resterait guère pour nous faire un monde artificiel complet qu'à mettre des lunettes bleues au soleil qui est trop ardent en été et un réflecteur à la lune pour lui permettre d'éclairer la nuit, et, enfin, à apaiser l'horizon.

C'est alors que la nature marcherait bien !...

Et c'est alors que M. Prudhomme serait content !...

PORC-EPIC.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ.

Déjà, pour les nouvelles chambres, on commence les uns à tirer à dia, les autres à hue. Ces derniers sont les plus pratiques, car la meilleure des opinions, c'est bien d'avoir de z'hauts pignons sur rue.

*
**

Si la presse réactionnaire a trouvé fort drôle de blâmer la quantité de médecins qui siègent à la nouvelle assemblée, c'est qu'elle craint que, grâce à ces derniers, on ne fasse une république fermée émetiquement.

*
**

Les salles des séances de nos assemblées sont éclairées au moyen d'un appareil électrique. De cette façon quand l'élu ne peut pas faire appel aux lumières de l'électeur, il trouve une consolation dans celles de l'électrice.....ité.

*
**

Si le pays est aussi aveugle que le prétendent les conservateurs, on peut dire, en considérant son allure, que c'est un aveugle qui ne manque pas de chien.

*
**

Il vaut mieux être invalidé qu'invalidé et perdre son mandat de député, qu'un mandat sur la maison Rotchild.

*
**

Les grandes questions politiques ne peuvent être tranchées que par les deux Chambres réunies en congrès, ce qui prouve que le char de l'Etat est comme un véhicule ordinaire dont les roues n'avancent pas sans qu'on graisse.

*
**

La lutte continue entre l'Herzégovine et la Turquie; c'est une guerre de Turc à mort, qui pourrait bien devenir à Serbe.

*
**

Les débiteurs redoutent le quart d'heure de Rabelais; les candidats un excès de tiers d'heures des électeurs; seuls, les gens qui ont épousé cinquante mille francs de rente adorent l'heure entière.

*
**

Ce sont les artistes lyriques à la piste d'un ut de poitrine que l'on peut appeler des ut aux pistes.

*
**

Le lendemain du jour où M. Gambetta avait signalé les rêves que les républicains devaient bannir, je me disais : Il n'a parlé que de rêves à laisser, hier.

GANDOISES DE LA SEMAINE.

Dimanche dernier, dans toutes les églises de la France, des messes ont été dites pour demander à Dieu ses lumières politiques.

Les légitimistes ont prié pour la confusion des orléanistes, des bonapartistes et des républicains;

Les orléanistes pour l'annihilation des légitimistes, des républicains et des bonapartistes;

Les bonapartistes pour la déportation des légitimistes, des orléanistes et des républicains;

Les républicains pour la disparition des légitimistes, des orléanistes et des bonapartistes.

Tous, enfin, ont demandé au ciel de supprimer leurs adversaires, quelques-uns de les éclairer seulement. Aucun parti n'a demandé des lumières pour soi-même.

Et Dieu qui, au fond, n'est ni légitimiste, ni bonapartiste, ni orléaniste, ni républicain, riait à la vue de ces petits hommes qui le mettaient au courant de leurs petites querelles.

*
**

Les temps changent, mais les lois repressives ne changent pas.

Un publiciste, M. Scherer, accusé d'avoir difamé (???) M. de Maupas (un homme si irréprochable!!!) va être nourri et logé pendant deux mois aux frais de la société.

Alfred de Vigny écrivait, en 1834, dans la préface de Chatterton : « N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paye le travail? Eh quoi! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous don-

nons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle? Cessons-nous de leur dire : Désespère et meurs, *despair and die?* — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie; le pain et le temps. »

Ce qu'Alfred de Vigny réclamait alors pour les poètes, on le fait aujourd'hui pour les journalistes avec une prodigalité inconcevable; on leur assure à tous à peu près

Le vivre et le couvert. Que faut-il davantage!

*
**

Quand on aura assez pensé aux journalistes, on s'occupera des poètes, et alors l'ombre de ce bon de Vigny pourra se pâmer de bonheur du haut des célestes demeures.

En attendant, il me semble que l'on n'atteint pas le but proposé : M. Scherer a, je crois, les moyens de pourvoir lui-même à ses besoins. Si l'on répand ainsi indifféremment une faveur que l'on devrait réserver aux écrivains dans la misère, le mal ne fera qu'empirer; car, d'ici à un an, vu les avantages que l'on en retire, une place de journaliste se vendra aussi cher qu'une place d'agent de change.

Espérons qu'on remédiera à cet inconvénient, et unissons-nous, mes frères, pour rendre grâce aux hommes de progrès qui ont pris l'initiative d'une telle réforme.

*
**

L'Exposition de peinture est close.

En revanche, dans la boutique à côté, est ouverte l'exposition des plus beaux et des plus mal f... ichus des mâles du département.

Le conseil de révision fonctionne (entre parenthèses, les membres du susdit conseil doivent faire de singuliers rêves, la nuit, après avoir vu défiler, *in naturalibus*, devant leurs yeux, cent ou deux cents hommes par journée); le conseil de révision fonctionne, et, naturellement, chaque sujet se présente avec son cas d'exemption — pas dans ses poches; — autant de sujets, autant de cas d'exemption — c'est déjà bien heureux qu'il n'y en ait pas davantage — et l'on voit là, étalant leurs formes, des gaillards qui n'ont pas pris de bains depuis vingt et un ans.

C'est principalement à l'exhibition de ces derniers que l'on attribue la rareté des mouches durant le mois de mars.

*
**

A propos de l'exposition de peinture. Que diable allais-je faire dimanche au palais Saint-Pierre? Ma foi, je n'en sais rien, mais, ce que je sais fort bien, c'est qu'à peine entré, j'entends une grosse voix qui me crie : « Votre canne, monsieur. » Cette voix sortait du larynx d'un monsieur tout galonné assis dans une niche à gauche en entrant. Comme vous pensez bien, je n'osai pas désobéir à ce monsieur décoré : je lui remis donc ma canne, et lui demande s'il fallait lui donner aussi mon porte-monnaie; à quoi il me répond que c'est inutile, et me glisse entre les mains un carré de papier avec un numéro dessus : puis nous nous quittons enfin après force politesses.... de ma part,

— Ah! ça! me disais-je en montant, que diable veut ce monsieur galonné à ma canne? J'étais intrigué; un instant après, je redescends, je rends au susdit monsieur son carré de papier, il me rend ma canne, mais en me demandant deux sous.

Deux sous! bah! que faire? me disputer avec lui? allons donc! je lui en donnai trois. Eh! bien! vrai, si jamais de ma vie j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil, c'est bien en glissant mes trois sous dans la main de ce monsieur galonné.

Et pourtant je n'ai pas encore compris.

Un personnage administratif a bien voulu m'apprendre pourquoi on m'a soulagé de ma canne pendant ma visite au Musée.

Qu'on me savoure cette explication :

Supposez qu'un monsieur entre dans la galerie de peinture avec une canne; naturellement le premier tableau qui le charme, il le montre à son voisin du bout de la susdite canne; mais — suivez bien mon raisonne-

ment — mais, naturellement aussi, un maladroit passe derrière, pousse le bras du monsieur, et crac... voilà une toile de cent mille francs (le Musée n'a que de celles-là), voilà, dis-je, cent mille francs percés!

Pas plus difficile que ça! La manœuvre est bien simple; d'ailleurs on voit ces choses-là tous les jours, et chacun sait que les glaces de Monneret et Dusserre sont brisées de cette façon au moins sept fois par semaine. Et c'est pourquoi l'on a placé à l'entrée du Musée un monsieur galonné qui empêche, aux frais de ses victimes, l'introduction dans le palais d'une arme aussi dangereuse.

Qui disait donc que les arts étaient dans le marasme?

L'autre jour j'étais à la représentation du *Pompon*, à peine l'orchestre avait-il donné sa première note qu'un engourdissement général appesantit mes membres; je m'endors, mais pour faire un rêve, et quel rêve! Le voici:

J'étais dans une grande salle en tout semblable à une salle de spectacle: pas de scène, un orchestre seulement; les assistants couchés, sur des espèces de bancs moelleusement rembourés, étaient retenus à leur place par des lanières de cuir, et, traversant la salle, de gros rouleaux garnis de plumes et de poils, semblables à des manchons grossiers enfilés à un bâton, effleuraient leurs pieds nus; je regardais cette foule, tous avaient la tête pointue, le regard hébété, le sourire niais; leurs cheveux incultes retombaient sur un front plissé, ils paraissaient dormir. Tout à coup un signal se fait entendre, l'orchestre rend des sons voluptueux et énerstants, les rouleaux mus par des machines cachées tournent sur eux-mêmes, et dans leurs évolutions chatouillant la plante des pieds de cette foule d'idiots qui, réveillés de leur torpeurs, font retentir la salle d'éclats de rire dévergondés.

Enfin, tout s'arrête: et des hommes en habits galonnés, au nez crochu, font sortir tout ce peuple à coups de pied, et le reconduisent en troupeau jusqu'au logis, et le long du chemin, quand l'un de ces pauvres hères ralentissait un peu sa marche, un fouet cinglait ses épaules; mais insensibles à la douleur autant qu'à l'humiliation, ils ne disaient rien; ils courbaient seulement la tête, et, se serrant les uns contre les autres, murmuraient: nous avons bien ri.

Alors... alors je me réveillai, et entendant autour de moi un rire stupide, je m'échappai de la salle sans oser regarder les spectateurs, tant j'avais peur de retrouver les figures abruties de mon rêve.

Savez-vous comment les médecins appellent le printemps, saison des purgations?

— Le purgatoire.

DON GUAFRONOS DU GOUGUILLONAS.

PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE.

Sur la demande d'un grand nombre d'abonnés du Grand-Théâtre, M. Senterre envoie une note aux journaux pour prévenir le public que, toujours désireux de donner satisfaction à ses désirs il a décidé que M^{lle} Ramolli ferait son premier début le 31 avril prochain.

La presse lyonnaise est unanime à rendre justice au bon vouloir de M. Senterre.

×

M. Neyret (de la Drôme) prévient les populations intéressées par la voie de tous les journaux du bassin du Rhône, qu'elles n'ont rien à craindre des inondations par l'excellente raison qu'il ne les avait pas prévues dans son almanach.

On remarque avec étonnement que les inondations de 1875, prévues par le même Neyret (de la Drôme), n'ont pas eu lieu.

D'où il résulte que, pour la deuxième fois, l'acquéreur du fond d'astrologie de Mathieu (de la Drôme), a préservé ses compatriotes du plus terrible des fléaux.

×

Une très-forte hausse se fait sentir sur les colles fortes.

La rareté de ce produit essentiellement politique et conservateur est attribuée aux achats considérables faits par un grand nombre de préfets, qui sont sur le point d'être dégomés.

×

La saison rigoureuse à tous les points de vue, que nous traversons en ce moment, engage la maison Orléans et C^{ie}, à fonder une grande manufacture de parapluies,

Ces parapluies, dits à double fin, garantiront les personnes qui chercheront un abri sous leurs baleines séricifères, et des pluies torrentielles qui grossissent nos rivières et des orages révolutionnaires qui font monter le flot populaire.

×

Les actionnaires du pont de la Boucle, désireux de concilier leurs intérêts et ceux de leur argent avec les besoins de la circulation, se réunissent en assemblée générale.

Sur la proposition de M. X... qui tient surtout à ce que la Société ne s'engage pas dans de nouveaux frais en faisant les réparations nécessaires, on décide qu'un nouveau tarif réduit sera établi pour la circulation de chacune des deux rives jusqu'à l'arche emportée; on donnera des billets d'aller et retour.

Cette décision transporte de joie les habitants du quartier qui se livrent le soir à une folle illumination.

D. G. DU G.



PAROLES & MUSIQUE.

REVUE THÉÂTRALE DE LA SEMAINE.

Bilan d'une semaine au Grand-Théâtre de Lyon — dans un temps qui n'est pas loin.

LUNDI.

Affiche du matin. — *Guillaume Tell*, grand opéra en cinq actes, musique de Rossini.

Affiche du soir. — *Relâche*, par indisposition de M. Mierzwinski, qu'on a oublié de prévenir.

MARDI.

Affiche du matin. — *Le Trouvère*, grand opéra en cinq actes, musique de Verdi.

Affiche du soir. — *Trente ans ou la vie d'un joueur*, drame en cinq actes. (Changement de spectacle par indisposition de M^{lle} Gedda.)

MERCREDI.

Affiche du matin. — *Faust*, grand opéra en pas mal de tableaux.

Affiche du soir. — *Relâche*, par indisposition de M. Valdejo, malade depuis quinze jours, ce que la direction avait oublié.

JEUDI.

Affiche du matin. — *Robert le Diable*, grand opéra en cinq actes, musique de Meyerbeer.

Affiche du soir. — *Les deux Orphelines*, drame en cinq actes. (Changement de spectacle par indisposition de M^{lle} Ramelli qui ne sait pas son rôle.)

VENDREDI.

Affiche unique. *Relâche*, pour la répétition générale du *Prophète*.

Demain, première représentation du *Prophète*, grand opéra en cinq actes, musique de Meyerbeer.

SAMEDI.

Affiche du matin. — *Le Prophète*, grand opéra en cinq actes, musique de Meyerbeer.

Affiche du soir. — *Le Bossu*, par indisposition de tout le personnel qu'on a oublié de faire répéter la veille.

DIMANCHE.

Affiche unique. — Spectacle extraordinaire — *Marie-Jeanne ou la femme du peuple*, drame très-émouvant, joué par le personnel complet des choristes et des figurants.

La Juive, grand opéra en cinq actes. Pour cette fois seulement, M. Sernin, troisième basse, remplira le rôle d'Eléazar, en remplacement de M. Mierzwinski, dont

l'indisposition a été constatée. M. Baron remplira le rôle du Cardinal, par indisposition de M. Ponsard.

— Demain, irrévocablement le *Prophète*, si le directeur n'est pas indisposé.

ŒIL DE LYNX.



ÉQUEVILLES.

Entre réactionnaires: — Il paraît que M. Ricard, le nouveau ministre de l'intérieur va être porté au Sénat par la gauche.

— Oui, mais on lui a imposé pour condition, de casser le plus grand nombre de fonctionnaires du 24 mai.

— C'est cela! Passez-moi la casse, je vous passerai le Sénat.

— Le voyage du prince Jérôme à Genève, a une grande importance politique.

— Comment donc?

— Parbleu! il est allé chercher là-bas de nouveaux électeurs.

— ???

— Dans une ville où l'on est sûr de ne trouver que des jeunes voix.

Les militaires commentent avec douleur une circulaire du ministre de la guerre qui leur enjoint de ne jamais se montrer dans la rue, sans le shako et les épaulettes.

— Mais qu'est ce que ça peut lui faire au ministre de la guerre.

— Il paraît que ça l'ennuie.

— Ça l'ennuie! Hé! Pourquoi?

— Probablement par la raison que donne un poète

L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté.

Le petit... Chose, tant réputé par son courage est furieux.

— Georges m'a gravement insulté, dit-il partout, je veux l'appeler sur le terrain....

— Ah! bah!

— Certainement, sur le terrain de la conciliation.

Devant un restaurant:

— Regarde ces huitres, ça me donne des envies...

C'est un supplice.

— Le supplice de Tantale.

— Allons donc! Le supplice de Cancale.

DU CROCHET.

CORRESPONDANCE.

Un gone habitant Lyon. — A la semaine prochaine, petit P. — Nous ons t'envoyé note architecte pour vitrer le monument que te dis. Y n'en fera son rapport.

Zampa. — Dis donc, vieux, je crois que te me blagues. Pas compris ton adresse. Mouche donc mon chelu; y fume.

R. gone de Lyon. — Note imprimeur avait fini et y n'avait pas de place c'te fois.

A la prochaine.

TAJA. — Sapristi, que c'est cauant. Selement, c'est dommage que te soyes venu trop tard; ça sent déjà le rance. Mais console-toi, nous ferons de collagne ensemble, pace que t'esses un vrai zigue.

Le Gérant, BAFFERT.